

Théâtre

BALTAONG

Festival Roland Dubillard

Son sens de l'absurde a brillé à la radio avant d'embraser la scène. Auteur de théâtre, poète et acteur, il a créé une langue loufoque nourrie d'angoisse existentielle.

Le cocasse du siècle

Quelle salve ! Deux mois durant, le Théâtre du Rond-Point organise un Festival Dubillard, une illumination de cocasserie, d'angoisse, de délires et de pirouettes. L'occasion de (re)voir toutes les pièces (mis à part *La Maison d'os*) d'un auteur de premier ordre trop peu joué aujourd'hui, quasiment réduit au silence, comme enterré de son vivant ; alors que nous n'avons jamais eu autant besoin de lui, de son regard sur l'instabilité du monde et du langage, de sa manière extravagante et précise de nous mener au cœur de la déraison. Et pour réparer tous les torts à la fois, le Théâtre du Rond-Point diffuse dans ses murs, à partir du 15 mars, un trésor télévisuel depuis trois ans dans les oubliettes d'Arte : *Seul à seul* (1).

Filmés par Robert Bober, Roland Dubillard et Pierre Dumayet (tous deux nés en 1923) dialoguent. Ils se connaissent depuis 1942 et participèrent, une fois la guerre terminée, au Club d'essai de la Radiodiffusion française

À voir

Madame fait ce qu'elle dit, mise en scène de Werner Schroeter, **Les Chiens de conserve**, mise en scène de Catherine Marnas, **Le Jardin aux betteraves**, mise en scène de Jean-Michel Ribes, **La Boîte à outils**, mise en scène d'Anne Bourgeois, **Où boivent les vaches**, mise en scène d'Eric Vigner, et autres "surprises Dubillard", jusqu'au 30 avril au Théâtre du Rond-Point, Paris 8°. Tél. : 01-44-95-98-00.

animé par le poète Jean Tardieu. Dumayet, Dubillard et Billetdoux (les auditeurs croyaient au canular onomastique !) se livraient sur les ondes à des loufoqueries aux petits oignons, dont la Phonothèque de l'INA conserve des traces réjouissantes (ah ! Dubillard dans le rôle de Guillaume Tell expliquant son geste, en 1949 !). Quelque soixante ans plus tard, dans *Seul à seul*, l'heure est à la tendresse sépulcrale, à l'émotion retenue, à l'exigence aux aguets : Dumayet arrache des bribes de commentaires à Dubillard, qu'un accident cardiovasculaire a rendu hémiplégique et aphasique en 1987. Une heure durant, nous voilà en apnée dans les grands fonds des humeurs et de l'humour de ce Roland blessé, qui sonne désormais du cor à tout rompre dans son Roncevaux intérieur...

Lancé grâce au microphone – comme devait l'être le Britannique Harold Pinter avec la BBC –, Dubillard a mis du temps à désertier les studios ; dans les années 50, avec son duo *Grégoire et Amédée*, il préfigure, d'un coq-à-l'âne l'autre, la rencontre improbable de Raymond Devos et du plus azimuthé des Deschiens ! Ce n'est qu'à partir de 1961 qu'il brûle les planches, après avoir connu le suicide d'une femme aimée, les visites chez Jacques Lacan et même une expérience en tant que psychothérapeute. Cependant, comme il l'a toujours souligné avec un renfrognement irrésistible : « Je suis un auteur comique. » Sa première grande pièce, *Naïves Hironelles*, fera prendre la plume à Eugène Ionesco, qui volera au secours de ce jeune frère en absurde

snobé par la critique déroutée : « *J'essaie de connaître la science par laquelle l'auteur fait éclore l'atroce de l'ennui, par laquelle il l'intensifie, le densifie, le cerne, le fait éclater.* »

Dubillard a la désespérance qui cloche, la langue qui décoche et le rire qui crochète, le tout nimbé d'une méchanceté bayant aux cornilles, discordante comme un faux pas, imprévue comme une chute de stalactites : « *Non seulement je suis inutile, mais j'éternue* », note-t-il en date du 22 juillet 1959, dans un livre prodigieux, *Carnets en marge* (éd. Gallimard, 1998, 33,54 €). Dans ce journal tenu entre 1947 et 1997, aucune allusion à la politique, aux déjeuners, ni aux amours, comme chez les diaristes patentés. Non, ici s'opère un autoforage humble et universel, qui offre en pâture un créateur aux prises avec une vie durant avec l'écriture d'une œuvre. Dubillard gonfle son lecteur de hardiesse à mesure qu'il procède à l'abattement de soi-même, en un magnifique exercice de vases communicants. Il y a là une Passion : « *Lorsqu'on le tira décharné de son oubliette, il avait oublié pour quoi on l'y avait injustement jeté. On dut le torturer pour le savoir* » (3 août 1979).

En rémission de notre insouciance collective, un homme passe sa vie à s'interroger avec rage ou cruauté sur sa funeste venue au monde, citant Jules Renard : « *Est-ce donc si sûr qu'on soit né pour vivre ?* » Dubillard prend du coup le parti des choses et des bêtes. Dans ses premiers textes, *Irma, la poire, le pneu et autres récits brefs*, il dote une poire de parole. La poire prononce le mot « poire » et s'effondre.



Alors une fourmi chapitre le fruit à terre : « Te voilà bien avancée. Les choses ne sont pas faites pour parler ! Il ne faut pas les obliger à parler ! » Dans sa nouvelle *Olga ma vache*, une génisse soulève chez un homme une passion d'abord alphabétisante puis criminelle. La ruminante devenue parlante est exécutée à coups de fusil et s'affale. L'un des premiers recueils de poésies signé par le prémonitoire Dubillard s'intitulait *Je dirai que je suis tombé*. Comme s'il s'était retrouvé victime de son œuvre boomerang, à devoir un jour consigner dans ses *Carnets* : « *J'ai mal à mon fauteuil roulant* »...

A cinquante ans de distance, deux fois il se retira du monde des hommes. A 12 ans, la mort de son père le pousse à se réfugier dans l'ironie. A 63 ans, après son attaque, il connaît l'incommunicabilité presque totale, lui qui avait lancé ce défi : « *D'où vient que nous sommes*

plus satisfaits de la compréhension qu'il peut y avoir entre un chien et nous, que de celle qui existe entre nous et nos semblables ? » Son accident l'a sans doute moins surpris que d'autres. Il écrit, « *pour survivre* » : « *Je retourne à ma Boîte à outils, à mon théâtre, où il ne se passe rien. "Le temps d'un sein nu entre deux chemises." Chimère, fantasme, nourri de mon temps vide. Toucher toujours différé. Je ne touche que moi-même. Tantale, Midas, héros malheureux du tact* » (1991).

Roland Dubillard nous touche et nous touchera encore. Il a écrit, lentement, s'aidant d'un ordinateur, une pièce que dévoilera du 16 au 27 mars le Théâtre du Rond-Point : *Madame fait ce qu'elle dit*. Des fragments figurent dans *Carnets en marge* : « *Elle disparaît dans le mystère qu'elle a toujours été pour elle-même et pour les autres. La place qu'elle occupait dans l'espace n'est plus que la trace*

1972 : Où boivent les vaches, avec (dans le sens des aiguilles d'une montre) Jacques Seiler, Madeleine Renaud, Roland Dubillard et Frédéric O' Brady.

d'un labyrinthe indéchiffrable. Un écheveau. » Les notules des dernières années, entre d'ahurissants tremblements douloureux, charrient la plus belle douceur compassionnelle : « *J'écris cela pour un lecteur qui se pencherait sur mon épaule.* » Alors on déchiffre le labyrinthe Dubillard, on dévide son écheveau. Et l'on trouve, en date du 3 avril 1964, cet énoncé qui le définit peut-être à l'heure qu'il est : « *Une maison dont l'intérieur était vaste et l'extérieur tout petit.* » ● **Antoine Perraud**

(1) Dénégations d'une effronterie placide de Jean Rozat, directeur général de la chaîne culturelle européenne, joint au fil : « *Mais non, nous serons ravis de diffuser un jour ce programme en stock* » (sic !).